

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cîte.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'au paravant, revêtir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque en-
Qu'il n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fete
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour Forainaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau;
La coquette et l'auteur sont de ce caractère:
Malheur à l'écrivain nouveau!

Le moins de gens qu'on peut à l'en tour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours des meilleurs. En cela j'ai pour guides

Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *de-
troit* désignait, du temps de la Fontaine, une étendue de pays
soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans
ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *destric*,
dans les éditions modernes il y a bien au singulier,
c'est à tort.
Dans les éditions modernes il y a *guide* au singulier. La
Fontaine a mis le pluriel, parce que dans l'exige la correction
de la phrase; la rime demandait le singulier. C'est une de ces
végligences qui étonnent dans notre poète.

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise;
La plus juste et la mieux acquise;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût tel quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'à aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Père, et le
Fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un père, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.

Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le père fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée.

Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un père ainsi parler! Ainsi parler? croit-on

Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les
armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître,
tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône
sur les grands chemins. (Note de la Fontaine.)

Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant
le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire,
devenu aveugle et demandant l'aumône: il n'en est pas moins prouvé
que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé longtemps
après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les histo-
riens les plus voisins de son temps y sont contraires: le poète l'a
su, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention, et
lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poème.
Consultez à ce sujet Gibbon's *Hist. of the decl. and fall of the rom-
empire*, ch. 123, t. VII, p. 408, edit. 1797, in-8°, London.

Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon.
Par les trois échonés aux bords de l'Amérique,
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique;
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,

Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit:
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sottise vanité de ce jargon fri vole!

Le père dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours: jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance.

Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte, là-dessus; ma main y suppléera.

A ces mots, le père s'en va
Dans un bois; il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Forcé bœufs dans ses prés, forcés cerfs dans ses bois
Forcé moutons parmi la plaine.

Il naquit un lion dans la forêt prochaine,
Après les compliments d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique
Le sultan fit venir son vizir le renard

Par les successions des étrangers, confisquées à son profit
en vertu du droit d'aubaine dont il jouissait comme sultan

Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin?
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire
Et devra beaucoup au Destin.

S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, bramant la tête:
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent

Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment
J'ai fait son horoscope: il croitra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre:

Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens; tant qu'en fin
Le lionceau devient vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui, l'alarme se promène

De toutes parts; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir:
Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.

Apaisez le lion; seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.

Joignez-y quelque bœuf, choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pâturage
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal, et force états
Voisins du sultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.

Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

VAB, *Créaire*, dans toutes les éditions modernes. Mais la
Fontaine a écrit *créaire* pour la rime, en vertu de cette licence
poétique dont nous ayons déjà vu dans notre auteur plusieurs
exemples. D'ailleurs on prononce encore *créaire* dans plusieurs
provinces, et peut-être était-ce la prononciation de ce mot la
plus usitée à l'époque où notre poète écrivait. Nous ayons en-
tendu, dans notre jeunesse, plusieurs vieillards prononcer ainsi
ce mot.

FABLE II.
Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.
 Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
 Pour monsieur le Duc du Maine.
 Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
 Dont il tirait son origine
 Avait l'âme toute divine.
 L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
 Faisait sa principale affaire
 Des doux soins d'aimer et de plaire.
 En lui l'amour et la raison
 Devancèrent le temps, dont les ailes légères
 N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
 Flore aux regards rians, aux charmantes manières,
 Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien
 Ce que la passion peut inspirer d'adresse.
 Sentiments délicats et remplis de tendresse
 Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
 Le fils de Jupiter devait, par sa naissance
 Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
 Que les enfants des autres dieux.
 Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence
 Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant.
 Tant il le fit parfaitement.
 Jupiter cependant voulut le faire instruire
 Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire
 Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
 Mais il est des emplois divers
 Qu'aux nouveaux dieux je distribue
 Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue ;
 C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
 Afin de mériter le rang des immortels,
 Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
 Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
 Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
 Je veux, dit le dieu de la guerre,
 Lui montrer moi-même cet art.
 Par qui maints héros ont eu part
 Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.
 Je serai son maître de lyre.
 Dit le blond et docte Apollon.
 Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
 Son maître à surmonter les vices.
 A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
 Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.

* Louis-Auguste de Bourbon, Duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon, naquit à Versailles, le 30 mai 1670; et il n'avait que sept à huit ans lorsque la Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1675, et mourut le 14 mai 1736.
 * VAN DEN HAEGHE, dans toutes les éditions modernes, excepté celle de Montaigne, in-folio (t. IV, p. 48), qui a conservé

Ennemi des molles délices,
 Il apprendra de moi les sentiers peu battus.
 Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
 Quand ce vint au dieu de Cythère, zéA
 Il dit qu'il lui montrerait tout.
 L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
 L'esprit joint au désir de plaire!
FABLE III.
Le Fermier, le Chien, et le Renard.
 Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
 Je ne bâirai point autour de leur demeure
 Ce dernier guettait à toute heure
 Les poules d'un fermier, et, quoique des plus fins,
 Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
 D'une part l'appétit, de l'autre le danger
 N'étaient pas au compère un embarras léger.
 Hé quoi ! dit-il, cette canaille
 Se moque impunément de moi !
 Je vais, je viens, je me travaille,
 J'imagine cent tours ; le rustre, en paix chez soi,
 Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
 Ses chapons, sa poulailler ; il en a même au croc ;
 Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
 Je suis au comble de la joie.
 Pourquoi sire Jupiter m'a-t-il donc appelé
 Au métier de renard ? Je jure les puissances
 De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
 Roulant en son cœur ces vengeances,
 Il choisit une nuit libérale en pavots :
 Chacun était plongé dans un profond repos ;
 Le maître du logis, les valets, le chien même,
 Poules, poulets, chapons, tout dormait.
 Le fermier, laissant ouvert son poulailler,
 Commit une sottise extrême.
 Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guette
 Le dépeuple, remplit de meurtres la cite.
 Les marques de sa cruauté
 Parurent avec l'aube : on vit un étalage
 De corps sanglants et de carnage.
 Peu s'en fallut que le soleil
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
 Tel, et d'un spectacle pareil,
 Apollon irrité contre le fier Atride

avec raison la leçon des éditions originales. Voyez à ce sujet la note sur la fable xvi du livre VIII.
 * On dit un poulailler pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connais pas d'autorité plus ancienne que la Fontaine, relativement à l'emploi du mot poulailler. J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.
 * Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Chryseis à Chryse son père, pontife d'Apollon, le

Joncha son camp de morts, on vit presque détruit
 L'ost des Grecs; et ce fut pour ouvrage d'une nuit.
 Tel encore autour de sa tente
 Ajax, à l'âme impatiente,
 De moutons et de bœufs fit un vaste débris,
 Croquant tuer en eux son concurrent Ulysse
 Et les auteurs de l'injustice
 Par qui l'autre emporta le prix.
 Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
 Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens, son chien, c'est l'ordinaire usage.
 Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?
 Que ne l'évitiez-vous ? eût été plus tôt fait.
 Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
 Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?
 Ce chien parlait très à propos
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître;
 Mais, n'étant que d'un simple chien,
 On trouva qu'il ne valait rien !
 On vous sangla le pauvre diable
 Ses chapons, sa poulailler ; il en a même au croc ;
 Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
 T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est
 Couché-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
 Que si quelque affaire t'importe
 Ne la fais point par procureur.

FABLE IV.
Le Songe d'un Habitant du Mogol.
 Jadis certain Mogol vit en songe un zizir
 Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire
 Minois en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (Iliad., I.)
 * L'armée, vieux mot, Ost pour armée est encore en usage, en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers :
 L'ost des Anglais de nuit fit traverser en
 Ajax, après avoir disputé les armes à Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avaient prononcé contre lui.

Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
 Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.
 Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude, où je trouve une douceur secrète
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

FABLE V.
Le Lion, le Singe, et les deux ânes.
 Le lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit un beau jour amener
 Le singe, maître ès arts chez la gent animale.
 La première leçon que donna le régent
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'état à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte ;
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour.
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là, votre personne auguste

N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule, ni d'injuste,
 Donne-moi, repartit le roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre.
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie impertinentes,
 Et semblables discours qui ne nous content rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente très-bien
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale et certain art de se faire valoir
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louaient tour à tour, comme c'est la manière
 J'ouis que l'un des deux disait à son confrère:
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 L'homme, cet animal si parfait? Il profane!

Notre auguste nom, traitant d'âme
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot.
 Il abuse encore d'un mot,
 Et traite notre sire et nos discours de braire.
 Les humains sont, plaisants de prétendre exceller
 Par-dessus nous! Non, non, c'est à vous de parler,
 A leurs orateurs de se taire.

Voilà les vrais brailleurs. Mais laissons là ces gens
 Vous m'entendez, je vous entends.
 Il suffit. Et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix, novice dans cet art.
 Vous surpassez Lambert. L'autre baudet repartit
 Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.

Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prônant; chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lulli,
 maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort
 en 1696, à quatre-vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par
 deux vers de Boileau et par cet hémistiche de la Fontaine, que
 par ses œuvres in-folio, gravées en 1686 et en 1689.

Ce Huet et Sagon se jouent;
 Les Germains, tant ils s'enorgueillissent
 Et semblent (tant ils s'enorgueillissent)
 Deux vieux ânes qui s'entre-grattent.

MANOT, Épître, lvi, l. 11. 1695, éd. L. 1731, in-12.

Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
 Qui changeraient entre eux les simples excellences,
 S'ils osaient, en des majestés,
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
 Que votre majesté gardera le secret
 Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, entre autre chose,
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens
 L'injuste aura son tour; il y faut plus de temps.
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point, car il est délicat,
 Et notre maître es arts, qui n'était pas un fat,
 Regardait ce lion comme un terrible sire.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
 C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie,
 J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
 Quand le loup a besoin de défendre sa vie
 Ou d'attaquer celle d'autrui,
 N'en sait-il pas autant que lui?
 Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être
 Avec quelque raison contredire mon maître.
 Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
 A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
 La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
 Lui parut un ample fromage.
 Deux seaux alternativement
 Puisaient le liquide élément:
 Notre renard, pressé par une faim canine,
 S'accomode en celui qu'au haut de la machine
 L'autre seau tenait suspendu.
 Voilà l'animal descendu
 Tiré d'erreur, mais fort en peine,
 Et voyant sa perte prochaine:
 Car comment remonter, si quelque autre affame,
 De la même image charmé,
 Et succédant à sa misère,

Par le même chemin, ne le tirait d'affaire?
 Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
 Le temps, qui toujours marche, avait pendé deux
 Échaneré, selon l'ordinaire,
 De l'astre au front d'argent la face circulaire.
 Sire renard était désespéré.
 Compère loup, le gosier altéré,
 Passe par là. L'autre dit, Camarade,
 Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
 C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait:
 Un insensé, un homme sans jugement. C'est le fatuus des
 Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

La vache l'adonna le lait, boudé par les bœufs
 Jupiter, s'il était malade
 Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
 J'en ai mangé cette échanerure,
 Le reste vous sera suffisante pâture.
 Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
 Bien qu'an moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
 Le loup fut un sot de le eroire :
 Il descend; et son poids emportant l'autre part
 Reguindé en haut maître renard.
 Ne nous en moquons point : nous nous laissons sé-
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
 Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance :
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers; quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché :
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché.
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre
 Portait sayon de poil de chèvre
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,

Termes de fauconnerie. Reguindé se dit de l'oiseau qui
 fait une nouvelle pointe au-dessus des nids. C'est à dire qui
 s'élève en haut par un nouvel effort. Langlois, Diction-
 naire des chasses, 1759, in-42, p. 463.
 Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous
 reste de Marc-Aurèle; c'est une fiction de Guevara, qui a cru
 devoir attribuer ce récit à cet empereur.
 Mot dérivé de sayon, sorte de manteau court qui chez les
 Romains remplaçait la toge en temps de guerre. La sayon ou le
 sayon des Gaulois avait des manches. On trouve encore le
 mot sayon dans le dictionnaire de Nicot; et dans la traduction
 de cet apologue par R. B. de Gress. L'emploi du mot échan-
 sayon pour manteau subsista long-temps. Eginhard nous dit
 que Charlemagne était vêtu d'un sayon de Venise, sago Ve-
 nelo amictus.

Je supplie avant tout les dieux de m'assister
 Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris
 Sans leur aide; il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice
 Faut d'y recourir, on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice!
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice!
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il me vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie?
 Nouseultitions en paix d'heureux champs; et nos mains
 Étaient propres aux arts; ainsi qu'au labourage!
 Qu'avez-vous appris aux Germains?
 Ils ont l'adresse et le courage;
 S'ils avaient eu l'avidité
 Comme vous, et la violence,
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans infirmité.
 Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée.
 Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités; nous fuyons aux montagnes;
 Nous laissons nos chères compagnes,
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés, de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plante un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœtir, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice, et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

FABLE VIII.
LE DUC DE BOURGOGNE.
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.
Passé encor de bâtir; mais planter à cet âge
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarcat il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées.
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des elarités de la nuit azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

* C'est-à-dire, on le fit noble ou patricien; car la dignité de patrice est postérieure à Mars-Aurèle et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suetone le mot *patricianus*.
* Selon un très-habile grammairien et savant helléniste, cet emploi du *si* n'est pas régulier; et il ne se construit qu'en rapport avec un nom de personne. (Voyez l'édition 1822, in-8°, du *Télémaque*, publiée par Lefèvre, t. I, p. 99.) Je doute de l'exactitude de cette remarque. Le vieux Nicot, dans son dictionnaire, p. 346, dit: « Il est non-seulement pronom démonstratif, mais aussi une partie explicative du discours; et l'on dit il est ainsi, pour cela est ainsi. » L'annotateur du *Télémaque* cite lui-même plusieurs exemples semblables à celui de la Fontaine, dans Corneille, Fénelon, Huët et Marmontel.

Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui?
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison; l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulait enter;
Et, pleuré du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

FABLE IX.
Les Souris et le Chat-Huant.
Il ne faut jamais dire aux gens :

Écoutez un bon mot, voyez une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté,
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable.
Il a l'air et les traits, encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrit sans parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau inutile.
Cet oiseau raisonnait il faut qu'on le confesse.

En son temps, aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine

* Tourneure elliptique, pour dire, *ils furent pleurés du vieillard, et il grava, etc.*
* Écoutez.
* Atropos était considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou était d'un augure sinistre.

A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en nue?
Si ce n'est pas là raisonneur,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit,
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il s'échappe.
Mais comment? Otions-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser? Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

EPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'être empruntants, la voix de la nature
Truchement de peuples divers
Je le faisais servir d'acteurs en mon ouvrage
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin.

* C'est-à-dire renfermé pour être engrais. Le mot *muë* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte, ayant pour titre *Richard Minutolo*.
* La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser*, composé par MM. de Port-Royal, Nicole et Arnauld.
* Il y a lieu de présumer que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré. Voyez à ce sujet *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, in-8°, 2^e édit., p. 279.
* Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1693, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.
* VAR. Dans les éditions modernes, *empruntant*; mais cette règle de l'indéclinabilité du participe, aujourd'hui invariable, n'existait pas lorsque la Fontaine écrivait ses fables, ou plutôt l'usage contraire prévalait.
* Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste; personne n'avait gardé la mémoire de Marie de

D'autres pourront y mettre une dernière main
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise,
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe; et d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets,
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

LIVRE DOUZIÈME.
A MONSEIGNEUR
FABLE VIII.
LE DUC DE BOURGOGNE.
MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir, et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et qui vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses.

France, de Philibert Hégaumont, d'Etienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, de Jean Bandonin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Millot, de Guillaume Haudent, de Julien; qui chez les modernes avaient composé des fables, ou traduit celles d'Esopé avant la Fontaine.
* Après des campagnes brillantes, Louis XIV avait dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poëte, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.
* Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et frère de Fénelon, naquit à Versailles, le 6 août 1682; et mourut le 18 février 1712. Il avait douze ans lorsque la Fontaine, dont il goûtait les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. Voyez à ce sujet *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 2^e édit., p. 525 et 568.
* Ceci n'était point une exagération ni une flatterie; à onze ans le duc de Bourgogne avait lu l'*Épique* tout entier en latin; il avait traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite.
* On voit par ces mots que la Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.